

**L'expérience du minoritaire francophone:  
littérature, théories et  
nouvelle représentation de la différence\***

par

Pamela V. Sing  
Campus Saint-Jean  
University of Alberta  
Edmonton (Alberta)

RÉSUMÉ

Dans cet article, Pamela V. Sing souligne la tendance à limiter les questions de «la» francophonie canadienne au Québec. Il en découle l'invisibilité des francophonies «hors Québec», pour reprendre une expression critiquée, mais qui a l'avantage de mettre en relief cette marginalisation. Certes, cela ne veut pas dire que le milieu scientifique ne se soit pas intéressé aux francophonies canadiennes. Dans le domaine littéraire, un critique en particulier, François Paré, a élaboré des concepts qui, conçus pour rendre compte de la production textuelle des francophonies minoritaires du Canada, s'avèrent pertinents pour bien des littératures du monde entier. Cet article fait ressortir l'évolution dans la pensée théorique de François Paré par rapport aux littératures franco-canadiennes pour ensuite se pencher sur un texte littéraire qui témoigne de ce que «même» la littérature de la francophonie la plus minoritaire du Canada a évolué en rapport avec les

---

Les sections sous-titrées «Invisibilité et marges des années 1990» et «Diversité et errances des années 2000» comportent une version remaniée de l'introduction d'une communication présentée lors de la *Fourteenth Biennial Conference of the American Council for Québec Studies* «Québec: New Worlds / Nouveaux Mondes», qui a eu lieu à Québec du 18 au 21 novembre 2004. Une version remaniée du texte de la communication paraîtra dans un numéro spécial de *Canadian Literature* intitulé «Littérature francophone hors-Québec / Francophone Writing Outside Quebec» (Sing, 2006).

préoccupations sociales de la communauté dont elle est issue. Il s'agit d'une nouvelle récente (écrite depuis 2000) du doyen des écrivains francophones du Far Ouest, nés dans le pays, Marguerite-A. Primeau.

#### ABSTRACT

In this paper, Pamela V. Sing reminds us of the tendency to limit Francophone questions in Canada to Québec. This results in the invisibility of Canadian *Francophonies* «outside of Québec». The latter expression is deemed unacceptable by many, but it has the advantage of emphasizing the status of these *Francophonies* in relation to Québec. A number of critics and researchers, notably, in the literary field, François Paré, have nonetheless contributed to revealing the existence of these minority communities to the world. Paré's insightful work has in fact proven invaluable not only for Canadian *Francophonies*, but also for many world literatures. This article explores the development of Paré's theories, and follows up with a study on a literary text written recently by Marguerite-A. Primeau, the first Canadian-born Francophone writer in the Far West, a text which demonstrates that «even» literature belonging to Canada's most «minor» *Francophonie* has evolved in keeping with current social sensibilities.

---

Au sein de la culture majoritaire au Québec et au Canada, la notion d'écriture mineure ou minoritaire se rapporte généralement à celle de nouveaux Canadiens et Québécois (Nepveu, 1990; Hutcheon et Richmond, 1990; Kamboureli, 1996; Beneventi, Canton, et Moyes, 2004). Pour nous qui œuvrons sur les francophonies «hors Québec», toutefois, le concept évoque ces francophonies censées avoir banni de leur vocabulaire la référence à leur exclusion. On se réfère actuellement aux Franco-Canadiens ou bien à chaque francophonie régionale: Franco-Albertains, Franco-Manitobains, etc., mais l'expression «hors Québec» a l'avantage de souligner la tendance à croire qu'au Canada, le «territoire» francophone se limite au seul Québec, ce qui mène à l'invisibilité des questions francophones non québécoises. Dans le domaine littéraire, en particulier, si les travaux d'universitaires et d'organismes culturels ont réussi à affirmer la vitalité de la production artistique francophone de l'Acadie, de l'Ontario et du Manitoba, dans le Far Ouest canadien, la situation s'avère plus incertaine.

Elle n'en existe pas moins, toutefois. Un signe palpable de cette réalité paraît dans un numéro récent de la revue *Liaison* qui s'intéresse à la littérature d'expression française pancanadienne<sup>1</sup>. La littérature francophone de l'Acadie occupe quarante-sept pages, celle de l'Ontario, vingt-cinq pages, et celle de l'Ouest, vingt pages, dont environ 15 % porte sur les artistes albertains. Or, parmi ces derniers, ceux à qui on a attribué le plus grand espace sont d'un côté, Marguerite-A. Primeau, le doyen des écrivains francophones du pays, dont l'écriture «classique», désireuse de respecter les codes d'un français «standard», reflète peu le parler quotidien des Franco-Albertains et, de l'autre, les écrivains franco-albertains contemporains qui, en revanche, écrivent en anglais. C'est dire la distance parcourue entre le premier roman à avoir attribué une réalité littéraire à l'Alberta francophone, écrit pendant les années cinquante, et le dernier, signé par Paulette Dubé et publié en 2002. Or, selon nous, ce dernier ouvrage est ce qu'il y a de plus innovateur, dynamique et passionnant dans la littérature de l'Ouest. Force est de reconnaître que, oser dire cela, équivaut à affirmer ou, tout au moins, à souhaiter une certaine évolution dans la critique littéraire qui, il n'y a pas longtemps, n'y aurait vu que la confirmation des paroles des René Lévesque, Yves Beauchemin et Jacques Ferron, pour qui la diaspora québécoise qui s'était établie au Far Ouest était des «cadavres chauds», des «dead ducks» ou des «vaches mortes». Dans ce court texte, nous voudrions souligner l'évolution dans la théorie littéraire, qui, à l'ère de la mondialisation, permet de reconnaître les différentes manières dont les petites cultures dynamiques affirment leur différence. Pour ce faire, nous allons d'abord retracer les deux principales perspectives adoptées par la critique littéraire contemporaine (depuis les années quatre-vingt-dix) pour se pencher sur les littératures franco-canadiennes. Ensuite, nous allons faire une lecture d'une nouvelle qui, écrite et parue depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, témoigne de la mouvance dans l'écriture de la *différence* dans la littérature du Far Ouest.

## **INVISIBILITÉ ET MARGES DES ANNÉES 1990**

Dans le domaine littéraire, le monopole québécois sur la francité nord-américaine signifie que, à des degrés divers et selon les francophonies, les écrivains produisent leurs textes

sans l'appui d'institutions publiques ou d'un lectorat important. Écartés par les nationalistes québécois et ignorés par leurs voisins anglophones, ils écrivent dans une situation d'extrême solitude géographique, socioculturelle et linguistique (Sing, 1990, 2000). D'un côté, cet isolement favorise peu l'épanouissement d'un écrivain et l'établissement d'une littérature. D'un autre côté, en limitant les contacts entre la petite culture et la culture majoritaire, il favorise le maintien et, par conséquent, la survie de la petite culture. Ce dilemme ayant inévitablement influé sur les littératures franco-canadiennes, la critique a étudié ces dernières sous l'angle de leur «exiguïté», pour reprendre l'expression consacrée depuis la parution de l'ouvrage pour lequel François Paré a obtenu le prix du Gouverneur général en 1993, *Les littératures de l'exiguïté* (Paré, 1992). Dans la conclusion de cette étude, l'auteur affirmait que l'effritement des nations hégémoniques étant en train de produire des fissures où pouvaient s'insérer les petites cultures, la conjoncture semblait favoriser leur développement. Or, tandis que la projection d'une visibilité accrue semblait promettre un avenir meilleur, il fallait tout de même se demander si, une modification dans leur isolement devant entraîner des mises en contact avec la culture dominante, la survie des petites cultures allait être autrement mise en danger.

## DIVERSITÉ ET ERRANCES DES ANNÉES 2000

Depuis lors, la thématique de la mondialisation a continué d'infléchir de plus en plus les discours sociaux et les sensibilités. Le discours du multiculturalisme y étant certainement pour quelque chose, les francophonies canadiennes embrassent, du moins au plan discursif, la diversité, voire s'en réclament. Et François Paré de faire paraître, en 2003, *La distance habitée*, essai qui souligne la pertinence de repenser les cultures minoritaires en les considérant non seulement comme des cultures de la résistance, mais aussi, et «plus que jamais, malgré leurs conditions d'exiguïté et d'enracinement, [comme] des lieux de l'itinérance» (Paré, 2003, p. 27). Rappelant en effet que les cultures minoritaires sont souvent les produits de migrations antérieures et que la mémoire de ces migrations persiste dans l'imaginaire collectif, l'essayiste considère les minorités en

rapport avec la tension ontologique paradoxale qui les habite tout en les nourrissant et les déchirant à la fois. Car, qui dit mouvance dit rapport à l'altérité et, par conséquent, changement et instabilité: l'ouverture et l'hétérogénéité amènent dès lors des négociations constantes, l'engagement dans un processus de transformation imprévisible. Pour les minorités à l'identité fragile, il s'agit là d'une aventure certes fascinante, mais aussi angoissante: à force de s'ouvrir à la langue et à la culture de l'autre pour faire leur le principe de la mixité, elles acceptent de faire face à l'éventualité de leur propre perte.

L'alternative des petites cultures aussi lassées de se replier sur elles-mêmes qu'avidées de rencontres interculturelles est sans doute la plus visible dans leurs pratiques langagières. Au Canada, le dialogue interculturel se fait presque invariablement dans la langue anglaise, cela va sans dire, mais ce fait «naturel» entraîne des «pratiques de la dislocation» (Paré, 2003, p. 27), dont le *shifting*, la diglossie, l'assimilation et le compromis. Or, ces phénomènes linguistiques ne doivent pas forcément mener à une fétichisation de la perte. Il est certainement vrai, comme le souligne François Paré (2003), que la survie de la petite culture d'un côté et, de l'autre, son besoin de résister contre la domination de la culture majoritaire attribuent une valeur inestimable à sa différence, et que cette différence se réalise dans la langue. L'identité se construit en elle, la mémoire est liée à elle. Mais il s'avère que, même en voie de disparition, la langue première conserve une importance primordiale du point de vue identitaire. Plutôt que de penser les petites cultures en rapport avec «la» perte, par conséquent, on devrait les considérer comme des organismes vivants qui subissent «des» pertes, et ce, sans en mourir, mais plutôt en se transformant, en devenant à différents moments des avatars d'elles-mêmes.

Dans le domaine littéraire, puisque la littérature se pose en fier bastion de la pureté linguistique, une telle souplesse s'avère une source de renouvellement incontestablement transgressive: à l'encontre des projections d'un sort moribond de l'acabit mentionné plus haut, l'écrivain francophone vivant au Canada «anglais» affirme sa réalité biculturelle en osant étaler au grand jour une écriture «bi-langue», c'est-à-dire

caractérisée par un «va-et-vient permanent»<sup>2</sup> entre la langue maternelle et la langue seconde. Face aux prétendus unilinguismes des Canadiens anglais et des Franco-Québécois, une telle écriture exprime une révolte personnelle qui pourrait bien passer inaperçue.

Prenons les ouvrages de Marguerite-A. Primeau, l'écrivain responsable d'avoir doté les francophonies de l'Alberta et de la Colombie-Britannique d'une existence littéraire. Entre 1960 et 2005, elle a fait paraître *Dans le muskeg* (1960)<sup>3</sup>, *Maurice Dufault, sous-directeur* (1983)<sup>4</sup>, *Sauvage sauvageon* (1984)<sup>5</sup>, *Le totem* (1988)<sup>6</sup> et *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles* (1996)<sup>7</sup>. Elle a aussi écrit un roman inédit, les premiers chapitres d'un ouvrage jusqu'ici inachevé et un texte intitulé «Saint-Paul-des-Métis» paru dans *Alberta, village sans mur(s)* (Primeau, 2005)<sup>8</sup>.

Ces textes traitent tous de l'évolution de différents individus francophones dans leurs rapports avec l'espace qu'ils habitent. Ce faisant, ils affirment le droit d'individus doublement ou triplement marginalisés – parce que francophones en plus d'être infériorisés en raison de leur sexe, de leur âge, de leur classe sociale, de leurs origines ethnoculturelles ou bien de leur capacité intellectuelle – à avoir voix au chapitre et à vivre – ou à mourir – comme bon leur semble. Que les protagonistes vivent en Colombie-Britannique ou en Alberta, la plupart d'entre eux, comme leur créateur, puisent leur suc identitaire dans des souvenirs d'un passé franco-albertain. Parmi ceux qui ont été créés avant 2000, nul ne déclare ouvertement la guerre contre l'ordre établi: à l'instar des francophonies fragiles toujours en danger de disparition, tous font ce qu'ils peuvent pour survivre, pour durer, et se contentent de changer leur petit coin du monde. Le ton subtilement désespéré des textes et leur écriture classique semblent traduire, eux aussi, l'attitude d'un minoritaire qui, connaissant sa place dans le monde, cherche à affirmer son existence, mais sans drame ni sensationnalisme. C'est discrètement que, face à la nécessité d'accommoder l'autre culture majoritaire, le francophone du Far Ouest exprime sa gêne, son humiliation et que, par conséquent, il ose se montrer un tant soit peu rebelle. Or, la nouvelle intitulée «Le "Pied Piper" du Pacifique», écrite depuis 2000 et parue

dans la seconde édition d'*Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant*, comporte une exception. C'est ce qui se dégagera de notre analyse du texte.

### UN JOUEUR DE FLÛTE FRANCOPHONE DU FAR OUEST

Le protagoniste éponyme est un vieux clochard musicien dont le comportement et l'habillement appartiennent à un monde extraordinaire:

De longs cheveux gris encadraient son visage et retombaient en cascades sur sa poitrine. Les rides qui creusaient son front et ses joues, aussi bien que son dos voûté, supposaient une soixantaine assez avancée.

Cependant, quelque chose de léger dans ses mouvements [...] démentait l'âge qu'on aurait pu lui donner [...]

Ses habits étaient des plus bizarres. Un chapeau en feutre jaune douteux, aux bords relevés, était orné d'une longue plume grisâtre qui se balançait allègrement à chacun de ses mouvements. Il le portait enfoncé jusqu'aux oreilles. Tout au long d'une sorte de justaucorps s'entremêlaient des losanges rouges, jaunes, noirs. Son pantalon avait aussi quelque chose de moyenâgeux. De couleur vert tendre et pas trop propre, il étonnait par son étroitesse plutôt étriquée. Des baskets usés complétaient l'étrange ensemble [...]

[...] Avec son vêtement bigarré, son pantalon à la couleur délavée, il était soit une image fidèle du plongeur de poubelles de notre malheureuse époque, soit un personnage d'un autre siècle, réapparu par magie (Primeau, 2004, p. 104-105).

Se souciant peu de ce qu'il n'est pas «à sa place» dans le quartier riche où il est arrivé en poussant devant lui un chariot débordant «d'objets disparates tenus plus ou moins en équilibre par une sangle de cuir» (Primeau, 2004, p. 105), le vieillard se livre à un manège «infantile» comme pour se dégourdir les doigts – le narrateur se réfère à son «curieux amusement» (Primeau, 2004, p. 106) –, et l'étrange spectacle qu'il offre lui mérite moqueries et tracasseries: en poussant des rires, des enfants dissimulés derrière une haie font pleuvoir sur lui et son chariot tantôt une «grêle de cailloux», tantôt une «volée de gravier». Le visage en sang, sa seule réaction consiste à sortir d'un vieil étui son violon pour aussitôt produire des

[...] sanglots [qui] pleurèrent la peine des hommes, et la sienne aussi, sans doute. La douleur montait dans le ciel, déchirante d'angoisse et de désolation.

Puis, au moment où il semblait impossible d'aller plus avant dans la désespérance, le violon se mit tout à coup à jouer en sourdine. Le lamento céda aux soupirs de l'adagio avant de s'éteindre complètement. C'est alors que, dans le matin clair, le rire fusa sous l'archet. Le vieillard, transfiguré, lançait dans l'air l'allégo vivace de son hymne à la joie.

Une nuée de pétales blancs et roses tourbillonna soudain au-dessus de sa tête avant de venir s'écraser à ses pieds (Primeau, 2004, p. 107).

Lorsque le vieillard reprend la route, abandonnant son chariot d'articles hétéroclites, mais jouant toujours de son instrument, c'est pour disparaître «à l'orée de la forêt non loin de la mer», mais il n'est plus seul: il emmène avec lui «des dizaines et des dizaines [d'enfants] venus d'on n'aurait su où» (Primeau, 2004, p. 108).

Le choix d'identifier le protagoniste par son nom anglais permet certainement un titre stylisé par l'allitération et permet aussi de contourner la difficulté de nommer un «Joueur de flûte» qui soit à la fois d'Hamelin et du Pacifique, mais de plus, il explicite la réalité biculturelle et diglossique de l'espace raconté: l'espace géographique, si ce n'est pas une référence au francophone<sup>9</sup>, peut être nommé en français, mais le personnage littéraire, imaginaire, étant signifiant et significatif surtout dans le milieu anglophone<sup>10</sup>, doit être identifié en rapport avec sa réalité «anglaise». Le mot anglais «*ped*», précisément, signifiant bariolé, bigarré, suggère subrepticement le caractère hybride ou hétérogène et «peu harmonieux», du moins du point de vue de la majorité qui s'est réservé une identité «pure», du Pacifique représenté: un milieu exclusif, sans doute majoritairement anglophone, mais où vient se (ré)inscrire une pratique artistique à la fois ancienne et nouvelle qui, de surcroît, s'exprime en français.

Or, la musique du vieillard ensorcelle un nombre infini d'enfants, mais plutôt que d'en devenir des zombies, ils accèdent à une vie meilleure:

[...] Les yeux brillants, ils vinrent en silence se former en cortège derrière le vieillard. Le premier saisit le chariot laissé sur place, deux autres empoignèrent le manche,



de sorte qu'une garde d'honneur des plus singulières prit place sur les pas du violoniste.  
[...] les enfants suivaient et pieusement le gourou moyenâgeux qui, avec sa musique d'ailleurs, venait de transformer leur vie (Primeau, 2004, p. 108).

Contrairement aux nouvelles précédentes signées par Marguerite-A. Primeau, «Le "Pied Piper" du Pacifique» récupère et valorise la *différence* en l'investissant d'une énergie non plus discrète, mais affirmative, active, révolutionnaire dans plusieurs sens du terme, bien qu'offerte dans un esprit de paix. Elle appartient à une poétique qui engage la différence dans le but de construire une identité francophone «hors Québec», identité nouvelle, car refusant énergiquement la réification homogénéisante et moribonde qu'elle a toujours reçue de différents «centres». En outre, elle s'avère moderne au sens de se référer non pas aux «racines» du francophone du Far Ouest, concept devenu suspect, car essentialiste, mais plutôt aux sources identitaires. En traitant de la question identitaire au point de vue culturel, artistique, bref, en rapport avec la sensibilité et l'imaginaire, le texte investit l'espace monoculturel de nuances d'une manière d'être et d'une manière de faire locales autres. L'altérité mise en texte, incontestablement «impure», étale au grand jour sa «dégradation»: elle n'appartient pas à une culture «pleine». Mais elle n'en est pas moins une source riche et nuancée de renouvellement. Remarquons, par exemple, que la musique du violoneux n'est pas monolithique, mais empreinte à tour de rôle de détresse, d'angoisse et de tristesse plaintive, puis de joie. Elle s'exprime sur divers rythmes, avec différentes tonalités et intensités, faisant signifier jusqu'au silence, d'où sa représentation qui tient à la fois de l'irréel et de l'humain. Puissante *différence*, elle transforme les cailloux et le gravier, c'est-à-dire l'incompréhension, le mépris, l'intolérance, en «une nuée de pétales blancs et roses» (Primeau, 2004, p. 107). Ce signe magico-symbolique d'une approbation cosmique tient sans doute du cliché, mais non moins que la représentation stéréotypée du francophone «hors Québec» en tant qu'une présence spectrale du «vrai» francophone québécois, (re)construite à partir d'un micmac de souvenirs et de pratiques folkloriques.

«Le "Pied Piper" du Pacifique» figure allégoriquement l'artiste francophone du Far Ouest, qui, en train de toujours

forger sa culture, sa langue et son identité *entre* deux manières de voir, de penser et de dire le monde, s'avère le site d'une cohabitation culturelle et linguistique constante. Le visage que le minoritaire présente au monde est régulièrement «troué», mis en sang, par la culture majoritaire au sein et au contact de laquelle il évolue. Cela le rend poreux, mais la nouvelle exprime le souhait que la porosité de la différence francophone minoritaire entraîne non seulement sa mouvance à lui, mais aussi celle de la culture majoritaire. Grâce à ceux qui s'avèrent «enfants» au sens d'être ouverts, d'avoir des goûts et des opinions encore malléables, et avant tout, de ne savoir faire autrement que de reconnaître, voire d'avouer ou d'admettre la différence du francophone minoritaire, la culture anglophone ainsi que celle, québécoise, seraient, elles aussi, en mesure de connaître des pertes qui sont aussi des richesses. N'est-ce pas là la condition *sine qua non* d'une culture dynamique et réellement ouverte à la diversité? Dans cette nouvelle, l'un des derniers textes que Marguerite-A. Primeau aura écrits, l'autre en devenir offre un «devenir-autre» que le texte valorise dans le but de proposer la nécessité non seulement de reconnaître le caractère distinct de l'expérience interculturelle et interlinguale du minoritaire, mais aussi de la vouloir pour soi. C'est une expérience complexe qui englobe plus que les seules pratiques culturelles et linguistiques, car elle infléchit également la mentalité et l'imaginaire. Le minoritaire souffre et profite à la fois du besoin de s'ouvrir à l'autre – blessé, le vieux violoneux repart chez lui en compagnie de dizaines d'enfants qui sont autant de possibilités de se renouveler, autant de promesses d'un lendemain différent. Le dénouement de la nouvelle voudrait-il suggérer qu'en se refusant à la réciprocité, les cultures majoritaires obstinément imperméables à la différence francophone du Far Ouest se privent d'un ailleurs qui est en même temps local, bref, du plaisir de la découverte et d'émerveillement? Il s'agirait là d'un message peut-être exagéré, mais à la façon d'une nouvelle qui est aussi un conte, «Le "Pied Piper" du Pacifique» ne fait pas que représenter une certaine réalité, mais cherche aussi à transformer cette réalité par la fantaisie et le désir.

## NOTES

1. «Littérature pancanadienne», n° 129 (automne 2005).
2. Abdelkebir Khatibi élabore le concept de «bi-langue» dans le but de rendre compte de sa situation d'écrivain dont la langue maternelle se trouve à l'œuvre dans la langue seconde ou étrangère qu'est celle de l'écriture (cité dans Gauvin, 2004, p. 284-285).
3. Réédité en 2005 aux Éditions des Plaines.
4. Une traduction en langue anglaise paraîtra bientôt à University of Calgary Press.
5. Réédité en 2004 aux Éditions des Plaines et traduit en anglais (Primeau, 1999).
6. Traduit en anglais (Primeau, 2002).
7. Augmenté de deux textes et réédité sous le titre modifié *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant* (Primeau, 2004).
8. Un recueil de textes conçu dans le but de commémorer le centenaire albertain en français, et édité sous la direction d'Estelle Dansereau, Pamela V. Sing, Eileen Lohka et Paul Dubé (Dansereau *et al.*, 2005).
9. Une fois décrite la pauvreté (matérielle) du protagoniste, le texte évoque le contraste entre le danger inhérent à une telle existence précaire et l'état psychique du personnage: celui-ci avait «[l']âme visiblement en paix malgré *la menace* qui pesait sur sa tête» (Primeau, 2004, p. 105; nous soulignons).
10. Lorsque nous avons enseigné ce texte auprès d'étudiants francophones de différentes provenances, seuls ceux de l'Ouest ont compris d'emblée de qui il s'agissait. La plupart des francophones «moins bilingues», disons, connaissaient le joueur de flûte d'Hamelin, mais le titre de la nouvelle n'avait pas évoqué pour eux ce personnage-là.

## BIBLIOGRAPHIE

- BENEVENTI, Domenic A., CANTON, Licia et MOYES, Lianne (dir.) (2004) *Adjacencies: Minority Writing in Canada*, Toronto, Guernica, 256 p.
- DANSEREAU, Estelle, SING, Pamela V., LOHKA, Eileen et DUBÉ, Paul (dir.) (2005) *Alberta, village sans mur(s)*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 216 p.
- DUBÉ, Paulette (2002) *Talon*, Edmonton, NeWest Press, 218 p.

- GAUVIN, Lise (2004) *La fabrique de la langue: de François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 342 p.
- HUTCHEON, Linda et RICHMOND, Marion (dir.) (1990) *Other Solitudes: Canadian Multicultural Fictions*, Toronto, Oxford University Press, 374 p.
- KAMBOURELI, Smaro (dir.) (1996) *Making a Difference: Canadian Multicultural Literature*, Toronto, Oxford University Press, 547 p.
- NEPVEU, Pierre (1990) *L'écologie du réel: mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 243 p.
- PARÉ, François (1992) *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 175 p.
- \_\_\_\_\_ (2003) *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, 277 p.
- PRIMEAU, Marguerite-A. (1960) *Dans le muskeg*, Montréal, Fides, 222 p.
- \_\_\_\_\_ (1983) *Maurice Dufault, sous-directeur*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 200 p.
- \_\_\_\_\_ (1984) *Sauvage sauvageon*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 163 p.
- \_\_\_\_\_ (1988) *Le totem*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 154 p.
- \_\_\_\_\_ (1996) *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 84 p.
- \_\_\_\_\_ (1999) *Savage Rose*, Victoria, Ekstasis Editions, 146 p. [traduction anglaise de Margaret Mary Wilson]
- \_\_\_\_\_ (2002) *The Totem*, Victoria, Ekstasis Editions, 117 p. [traduction anglaise de Margaret Mary Wilson]
- \_\_\_\_\_ (2004) *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 117 p.
- \_\_\_\_\_ (2005) «Saint-Paul-des-Métis», dans DANSEREAU, Estelle et al. (dir.) *Alberta, village sans mur(s)*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 7-14.
- SING, Pamela V. (1990) «The Third Solitude: Francophone Writing in the Canadian West», dans BENEVENTI, Domenic A., CANTON, Licia et MOYES, Lianne (dir.) (2004) *Adjacencies: Minority Writing in Canada*, Toronto, Guernica, p. 190-215.
- \_\_\_\_\_ (2000) «Le statut d'un écrivain de l'exiguïté du Far Ouest ou Marguerite-A. Primeau et le sort de *Sauvage sauvageon*», dans BÉLANGER, Louis (dir.) *Métamorphoses et avatars*

*littéraires dans la francophonie canadienne*, Vanier, L'Interligne, p. 107-120.

- \_\_\_\_\_ (2006) «Mouvances, mémoire et écritures bilingues dans la littérature franco-albertaine: Marguerite-A. Primeau et Paulette Blanchette-Dubé», *Canadian Literature*, n° 187, p. 37-54.